

L'ASSASSIN DE L'AVENUE EVERARD

Le polar du confinement

de Jörg et Cathie

4^e livraison



...et dit résigné « слишком много людей, trop de monde ». Il enfila son étui sur le dos, tous deux enfourchèrent la moto et quittèrent la place au moment où l'ambulance arrivait.

Les ambulanciers se frayèrent un chemin au milieu du chaos qui s'était amplifié. Un troisième, puis un quatrième bus, s'étaient retrouvés immobilisés de part et d'autre de la scène. En temps normal, en ce début de soirée, cela aurait donné lieu à un embouteillage monstre, mais en ces temps de confinement, seul une dizaine de voitures attendaient patiemment, hormis le conducteur énervé d'une voiture immatriculée en France, qui klaxonnait comme un fou en gesticulant et en vociférant. Le Français aime râler ; il se sent toujours privé de quelque chose et si par hasard il n'est privé de rien, il se sent privé de la sensation d'être privé de quelque chose et cela l'agace encore plus. Le Belge est moins agité. C'est peut-être dû à une différence capitale dans l'histoire des deux peuples. Les Français ont fait une révolution, ils coupèrent la tête au roi. Les Belges ont fait une révolution, créèrent un état et placèrent un roi à sa tête. Une différence qui porte encore ses traces deux siècles plus tard.

Dans l'avenue Everard, les policiers essayaient de démêler l'enchevêtrement de véhicules. Le premier qui quitta la scène en direction de l'église, fut la camionnette avec les déménageurs. Un déménagement en plein confinement, comment était-ce possible ? L'homme qui déménageait sortit chargé d'énormes sacs bourrés de vêtements et de matériel de cuisine en se plaignant qu'il avait dû chercher un appartement en pleine crise et s'éclipsa, sans même se donner la peine de répondre aux questions des policiers qui essayaient de savoir s'il avait vu quelque chose.

Presque 20 heures, il se faisait tard. Le responsable de Vandenberg demanda aux policiers l'autorisation de laisser partir son personnel. Pieter Dekren, le conducteur du gros poids lourd, en profita pour demander si lui aussi pouvait partir, maintenant que l'homme avait été extrait de dessous le camion et déposé sur un brancard par les ambulanciers. Le chemin du retour serait long et il n'avait qu'envie, c'était de rentrer chez lui. Les policiers, qui entretemps avaient reçu le renfort de deux voitures, notèrent les coordonnées respectives et laissèrent partir tout le monde. C'était bien un accident, ils seraient contactés le cas échéant pour témoigner. Le véhicule se mit lentement en marche et se dirigea vers la Place Altitude 100. Le camion blanc démarra à son tour et suivit son collègue.

Tout à coup, les cloches de l'église Saint-Augustin se mirent à sonner et tous les voisins se mirent à applaudir à leurs fenêtres, à siffler, à taper sur des casseroles ou frapper sur un tambourin. Les ambulanciers qui examinaient l'homme allongé sur la civière saluèrent cette manifestation de soutien à leur travail et se penchèrent à nouveau sur le corps. L'homme avait une grande plaie ensanglantée au-dessus de l'oreille. Ils secouèrent la tête. Un des policiers s'approcha d'eux « C'est bien un accident ? Il est tombé sur la tête on dirait. » « Si on veut », dit un des ambulanciers, « mais avec une fil de nylon autour du cou ». Il montra du doigt un mince fil jaune qui serrait la gorge de la victime, juste sous sa pomme d'Adam. L'homme était bien mort. « Merde, dit le policier, on a laissé partir tout le monde ! » « Cela dépasse nos compétences », dit son collègue et saisit son téléphone pour appeler ses collègues de la police judiciaire.

(à suivre...) Cinquième livraison demain, si vous le voulez bien.